

OCTOBRE

L'horizon est voilé de grands nuages gris ;
Les parterres en dent sont pleins de fleurs souillées ;
Les bosquets que déjà la gelée a flétris,
Éparpillent dans l'air leurs parures rouillées ;

Les grands bois ont jonché les mousses de débris ;
Le vent en pleurant tord les branches effeuillées ;
Les petits maestros, qui charmaient les feuillées,
Hélas ! ne chantaient plus sous leurs discrets abris.

Et, lorsque le couchant sur nos fleuves se berce,
L'on voit dans le lointain se profiler la herse
Des outardes fuyant l'approche des frimas ;

L'on croit ouïr parfois dans la brume traitresse
Les sinistres sanglots, les longs cris de détresse
Des marius cramponnés à la ceinture des mâts.

W. CHAPMAN.

LE ROMAN

D'UNE

JEUNE FILLE PAUVRE

PAR

ELISA GAY

—o—

XLIX

UNE TACTIQUE NOUVELLE

A peine de retour à Fineste, madame Lobau fit monter le précepteur. Mis en présence, ils gardèrent un moment le silence comme deux athlètes avant le combat ; l'un, respectueux et soumis, l'autre toujours impénétrable.

—Monsieur Anatole, dit-elle enfin, vous m'avez fortement compromise.

—Comment cela, madame ?

—Vos imprudences rejaillissent sur moi ; on va jusqu'à m'accuser de la maladie de Fernande, et, ce qui est pire, on me soupçonne de n'être pas restée étrangère à l'affaire de la lettre du docteur Alfaut. Qui a pu vous inspirer une idée semblable ? Je vous disais bien que vous aviez tort de vouloir en profiter. Vous auriez dû suivre mes conseils et non pas vos caprices.

—N'y avez-vous pas acquiescé ?

—Je vous ai fait des observations que vous avez refusées.

—N'avez-vous pas consenti à ma visite chez madame de Lacaut ?

—A la visite, oui ! Vous m'avez autorisé à laisser entre ses mains une pareille arme !

—Ce n'était qu'un prêt involontaire, le lendemain, la lettre retrouvée a été de nouveau en votre possession.

—Qu'importe ! si le souvenir est resté !

—Il produit son effet puisqu'on en parle ; vous devez être satisfaite.

—Il y a lieu, en effet ! Ce que le docteur écrit aujourd'hui renverse ce que vous aviez si habilement préparé.

—Ce que nous avions préparé aura toujours été utile à quelque chose : vous êtes débarrassée de Fernande ; le reste s'arrangera, surtout si, comme on l'affirme, elle est aussi mal.

—On prétend qu'elle est perdue ; je veux que chacun sache que je la regrette.

—C'est d'une excellente politique.

—De plus, vous devez vous éloigner pendant quelque temps.

—Oh ! oh ! ceci se complique !

—Non ; je vous promets de vous rappeler au plus tôt. Vous avez si je vous suis attachée ! Vous êtes de la maison. Ce que je fais, c'est pour calmer l'opinion publique.

—Pas mal ! je serais le bouc émissaire ! ce rôle ne me convient pas.

—Vous m'êtes trop dévoué pour me refuser un pareil service.

—Le dévouement a des bornes, madame ; le mien est de ceux que seule l'absence a le don d'amoinrir.

—Vous mentez à votre cœur, mon bon ami.

—Je dis la vérité, madame. Croyez-moi, soutenons-nous. Nous n'avons rien dit de notre petite lettre à personne. M. Philippe ne l'a pas vue ; reste la baronne.

—Et madame de Blanchemin, et l'abbé Saturnin, et tant d'autres ?

—Si l'on s'en occupe, affirmons qu'elle est venue par la poste et que si le docteur ne l'a pas écrite, c'est un ennemi de Fernande qui a voulu lui nuire et qui l'a expédiée... Vous me croyez quelque habileté ; je vous tirerai de ce mauvais pas. Encore un effort, et la victoire est à nous.

—Cette lettre doit disparaître.

—Nous la brûlerons. D'abord, calmons, par notre attitude, M. de Fineste ; il oubliera bientôt son ressentiment et vous reviendra comme par le passé. Pour commencer, envoyons une dépêche au docteur Alfaut lui révélant l'état de Fernande et le priant de venir de suite. Ce sera probablement un peu tard ; qu'importe ! L'effet sera produit.

—Agissez, je suis incapable de penser.

—Il est cinq heures un quart, la dépêche ne sera remise à la station qu'à sept heures un quart ; elle ne partira pas de la nuit, et le docteur ne pourra être ici qu'après demain. Un jour de gagné. Dans quelques minutes on saura ce que vous faites pour la malade, grâce au porteur de la dépêche. Envoyez un domestique à l'église avec ordre d'allumer un cierge à l'intention de Fernande et priez un curé de dire une messe à cette même intention. Je me charge de faire comprendre à la baronne ce que peut la bienveillance.

—Merci d'avance, mon ami ; vous n'obligez pas une ingrate.

Tout se fit selon les désirs du précepteur.

L

LES FIANÇAILLES DE FERNANDE

Qui de nous n'a passé les nuits devant un lit de souffrance, et suivi avec angoisse et horreur le mal qui détruisait tout espoir ; qui de nous n'a épié sur un front blême le signe de la douleur pour découvrir un reste de vie, n'a essayé d'arrêter ce

souffle qui s'échappe, de fixer ce regard sans étincelle, de raviver cette chaleur qui disparaît !

Ainsi faisait Philippe pendant la nuit qu'il voulut passer au chevet de Fernande. C'est avec une sorte d'égarement qu'il regardait ces bras amaigris traînant sur les couvertures, cette figure que crispait la douleur, et qui, dans les moments de calme, semblait emprunter déjà quelque chose à l'immobilité de la mort. Il comptait avec une épouvante les pulsations saccadées des artères, et s'accusait de sentir son cœur plein de séve sans en pouvoir rien donner.

Nul ne décria de pareilles détresses. Défaillances de l'âme et de la pensée, tortures intimes qui annihilent la volonté et font flotter votre esprit dans un infini redoutable ; espérances aussitôt déçues que formées, ébranlements de l'être ; le souffle suspendu à ce souffle qui hilette, s'éteint, se précipite ; cette plainte douloureuse, ce silence plus poignant encore, nul ne le décria.

Philippe, debout, contemplant cette lutte de la jeunesse avec la mort ; il interrogeait avidement chaque nouveau symptôme ; il s'accusait hautement, et cette agonie lui était un remords.

Madame de Blanchemin, qui avait voulu veiller la jeune fille pendant cette nuit redoutée, la soignait et encourageait Philippe du geste et du regard.

Le vieux curé priait devant un autel improvisé au pied du lit de Fernande. Il suivait, lui aussi, les progrès du mal, mais sa profonde anxiété s'appuyant sur une religion consolante, il conservait la sérénité des beaux jours et murmurait cette magnifique parole de la prière divine : " Que votre volonté soit faite."

Vers trois heures du matin, l'œil de Fernande perdit de sa fixité. Elle regarda longuement autour d'elle comme au sortir d'un lourd sommeil, reprit peu à peu possession d'elle-même, sourit à ceux qui l'entouraient, et, reconnaissant Philippe, elle prononça son nom.

Celui-ci couvrit sa main de larmes.

—Ne me pleurez pas, ami, lui dit-elle doucement ; Dieu me fait une immense faveur en m'appelant à lui. Notre rêve était trop beau pour la terre, je vais le continuer, en vous attendant, dans le ciel. Une voix m'a dit que mon père est mort. Oh ! j'en serais heureuse ! Pauvre père ! que deviendrait-il sans moi ! Mon ami, je vous le lègue ; soyez pour lui un fils ; qu'il soit fier de vous comme j'en étais fière. Je ne suis pas celle que vous croyez et j'avais le droit de marcher votre égale. Ma pauvreté, voilà ce qui nous séparait... le monde est si méchant. Riche, je vous aurais tendu la main, pauvre, j'ai dû repousser la vôtre... Si c'est de l'orgueil, que Dieu me pardonne. C'est un héritage de famille. Vous trouverez dans une boîte laissée à Fineste, une croix de diamants et une bague.

—Les voici, murmura Philippe, en prenant ces deux objets sur lui.

—Laissez-moi baiser cette croix ; elle a recueilli le dernier soupir de ma mère ; elle recueillera le mien. Je vous la donne en souvenir de notre amour aussi pur que ces diamants. Quant à la bague, c'est celle des fiançailles de ma mère ; prenez-la aussi, pensez à moi en la portant, et si mon père refusait votre appui, montrez-lui, cet anneau, c'est un titre que je vous transmets. Et maintenant, ami, puisque Dieu m'en donne la force, permettez-moi de songer à mon âme.

Cela avait été prononcé d'une voix si basse et si affaiblie qu'on avait peine à l'entendre.

—Vous vivrez ! soupirait Philippe, vous vivrez, ne serait-ce que pour pardonner !

—Je vivrai... là-haut... reprit-elle avec un navrant sourire.

Madame de Blanchemin entraîna Philippe, et Fernande resta seule avec le curé. Un quart d'heure s'était à peine écoulé qu'ils étaient de nouveau réunis.

La physionomie de la jeune fille s'était revêtue d'une beauté nouvelle et imprévisible ; la foi lui donnait une sorte de rayonnement mystique ; on eût dit que l'espérance lui découvrait les lointains horizons du ciel et que son âme flottait déjà dans ce monde idéal où plane sans mystère la grande ombre de Dieu.

—Prions, mes amis, lui dit-elle, pendant que je le puis encore ; pour mon père d'abord que le Seigneur dans sa prévoyance n'a pas voulu laisser seul ici-bas.

—Vous savez donc... ?

—Cette faveur ? Oui, Monsieur le curé m'a jugée digne de la connaître.

Elle commença la *De profundis*. Philippe ne savait que comprimer ses sanglots. Elle fit réciter ensuite les dernières prières auxquelles elle répondit ; elle demanda le viatique et l'extrême-onction, et désira communier couronnée de roses blanches. On posa sur son front une couronne de la Vierge, et, soutenue par madame de Blanchemin et la vieille Suzon, elle reçut les sacrements avec une piété attendrissante. Après l'action de grâces, l'abbé Saturnin fit mettre Philippe à genoux près du lit de la pauvre fille, et, unissant leurs mains, il les bénit au nom de Dieu.

Rien d'aussi émouvant que cette scène dans sa touchante simplicité. Cette jeune agonisante, le front ceint de fleurs comme une martyre des premiers siècles ; ce profond silence du dehors, l'éclat des cierges, cette cérémonie au bord d'une tombe, aurait arraché des larmes au plus indifférent.

La voix de l'abbé Saturnin était tremblante et mouillée, des pleurs muets coulaient sur les visages, seul, celui de Fernande avait conservé son calme angélique. Philippe mordait les draps du lit pour ne pas éclater.

—Consolez-vous mon ami soupira-t-elle, lorsque tout fut terminé ; nous voilà fiancés ; bénissons Dieu de ce bonheur inespéré, au ciel nous attend l'union éternelle. Je m'en vais avant l'heure, alors que ma journée commence à peine ; que votre douleur n'arrête pas sur mes lèvres le *fiat* qu'elles balbutient... Unissons nos pensées dans la même prière... A dieu, mon ami... mes amis, adieu... le froid me gagne... mon regard devient confus... Jésus, Marie, prenez mon âme... *Fiat voluntas tua*... Seigneur, soutenez-moi... parlez-moi comme un ami parle à son ami... Me voici, Seigneur, faites que j'entre en mon repos... O croix douce et sainte élève-moi jusqu'au ciel.

Elle murmura ainsi quelque temps de sa voix entrecoupée, puis à peu les mots se firent plus rares, la respiration devint plus haletante, ses mains qu'elle avait jointes, retombèrent sans force ; sa paupière alourdie s'affaissa sur son œil voilé ; on n'entendit bientôt que les litanies récitées par le prêtre et le chant d'un oiseau qui saluait l'aurore nouvelle.

Madame de Blanchemin et Suzon répétaient, sans plus rien comprendre les réponses consacrées ; Philippe écoutait battre son cœur croyant ouïr celui de Fernande. Elle, avec sa longue chevelure défilée et sa couronne de roses blanches, ressemblait à une de ces vierges que le pinceau idéaliste et revêtu de cette mystique auréole qui appelle l'invocation ; elle semblait sourire et écouter le cantique du mystérieux amour que les anges chantent sur leurs harpes d'or.

LI

UN CRÉANCIER INATTENDU

Ce matin-là, Hermine, Gaston et Anatole s'agenouillaient dans l'humble église du village au milieu de quelques jeunes filles en larmes qui priaient pour l'âme de Fernande.

Le précepteur engagea ses élèves à aller visiter, de la part de leur mère, celle qu'on disait morte ; il confia Hermine à son frère et reprit le chemin de Fineste. Il marchait d'un pas délié, souriait à sa pensée, et, comme le chercheur d'or qui a trouvé un riche filon, son œil s'allumait de convoitise et rayonnait d'espérance. Il franchit en courant la cour du château, monta aux appartements supérieurs, et, bientôt après, il était installé dans la chambre de madame Lobau.

—Eh ! bien ? tels furent les premiers mots qu'elle lui adressa.

—Partie gagnée, madame, répondit-il.

—C'est-à-dire ?

—Fernande est morte.

—Pauvre petite ! soupira-t-elle en appelant les larmes.

—La voilà heureuse, madame, ne la plaignons pas.

—On plaint toujours ce qui est jeune.

—Et rose elle a vécu, fit-il avec une componction jouée. Que serait-elle devenue ? La mort a été intelligente.

—Que fait mon frère ?

—Je l'ignore. M. Gaston et mademoiselle Hermine, que j'ai envoyés en mission au presbytère, nous l'apprendront. Le Dr Alfaut est arrivé.

—Il a donc reçu la dépêche ?

—Probablement. Je pensais que ce service se faisait mieux. Causons sérieusement. Madame de Lacaut croit fermement ce que j'ai voulu lui faire croire. Dans la journée, chacun saura avec quelle délicatesse nous avons gardé le secret de la lettre.

—Vous êtes un homme précieux.

—Vous vous chargez des funérailles.

—Certainement.

—C'est nécessaire. M. de Fineste sera triste, soyons à l'unisson de sa douleur.

—Pauvre Philippe ! gémit la sœur, que je souffre de le voir souffrir ! Je le soignerai tant, je lui prouverai si bien mon attachement qu'il me reviendra.

—C'est lui qui s'avouera coupable d'avoir osé vous soupçonner.

—Il est si loyal !

—Et vous si persuasive, madame.

—Que voulez-vous, mon ami, j'ai toujours été pour lui d'une faiblesse...

—Dont il n'a pas abusé, veuillez en convenir. Soyons deux à le gâter.

—Je le veux bien. Restez notre providence, mon ami. Qu'aurais-je fait sans vous ? Vous êtes désormais de la maison.

—De la maison, madame ! Oh ! l'excellente, la douce parole ! A l'affection que j'ai pour chacun de vous, au profond dévouement dont je me sens animé, je me suis souvent demandé si j'aurais été plus fortement attaché aux miens, et voilà que vous allez au-devant de mes espérances, que vous offrez une famille au déshérité, à l'orphelin !... si j'osais...

—Parlez, mon ami ; il n'est rien que je ne fasse pour votre bonheur.

—Vous êtes bonne, et vous aurez pitié de ma folie.

—De votre folie ?

—Eh ! oui, madame. Cet espoir que vous venez de me laisser entrevoir...

—Achevez !

—Il est réalisable.

—Vous l'auriez-jé donné, sans cela.

—C'est ce qui m'enhardit. Soyez ma protectrice, mon salut, ma mère, enfin ; rapprochez-moi de vous ; que le nom de fils tombe de vos lèvres ; que j'aie quelqu'un à chérir avec cette concentration, cette puissance que je devine en moi. Ne me repoussez pas ; oh ! ne me repoussez pas !... J'aime...

—Qui ? Interrogez-t-elle avec trouble.

—Votre fille.

—Hermine !

—Oui ! fit-il d'une voix étouffée.

—C'est impossible !

—Interrogez-la.

—Malheureux ! vous avez osé...

—Elle m'aime aussi, et vous supplie avec moi.

—Fou ! Et c'est là le but que vous vous proposez ! Je comprends votre dévouement !... Hermine, ma fille !... J'ai mal entendu, n'est-ce pas ? Ce serait affreux. Elle que je préfère ; elle qui a le droit d'aspirer si haut, devenir votre femme ! Vous plaisantez ou vous voulez m'éprouver. Ne savez-vous pas qu'il lui faut un titre, qu'il faut que ce nom de Lobau disparaisse ; que si, un jour, Gaston hérite du blason de mon frère, et il le peut, Philippe étant le dernier des Fineste, ma fille doit être au moins son égale. C'est là mon but, mon rêve, ma seule ambition, la passion de ma vie, et vous viendriez tout détruire ? Non !... Vous êtes trop honnête homme pour avoir osé égarer mon enfant... Que voulez-vous ! de l'or, une position ?

—Je vous en offre une, madame, en apportant deux millions dans la communauté. Sans moi, vous ne l'ignorez pas, à l'heure qu'il est, monsieur votre frère serait marié. Or, il a plus de deux millions. La conséquence est facile à déduire. Je ne suis pas un parti à dédaigner. Reste la question de la particule à laquelle je n'avais pas songé ; mais mademoiselle Hermine n'y tient guère, moi, pas davantage, le différend n'existe plus, et votre consentement ne peut nous faire défaut.

—Jamais !

—On revient souvent sur ce mot, madame ; ne le prononcez pas encore et veuillez réfléchir à ma proposition.

—C'est inutile.

—Vous avez tant vanté votre reconnaissance que j'ai cru pouvoir transformer la situation en vous offrant de devenir votre obligé. Le voulez-vous ? Je serai un fils si soumis et si tendre !

—Il est des questions qu'on ne cherche même pas à résoudre. La vôtre est de ce genre, et mon devoir me force à ne point vous laisser d'illusion. Une minute d'entretien avec ma fille la mettra en garde contre-elle si, comme vous l'affirmez, elle a pour vous une préférence.

—Vous voulez donc la perdre ?

—Je veux la sauver.

—Au prix de son bonheur ! Oubliez-vous le sort de Fernande ?

—Hermine est une enfant ; à son âge, les impressions durent peu.

—A moins qu'elles ne durent toujours.

—Erreur ! Ne comptez pas sur ce caprice, s'il existe, pour consolider l'échafaudage de vos ambitions.

—Ne m'avez-vous pas autorisé ?

—A quoi, s'il vous plaît ?